LA
BONNE SŒUR,
COMÉDIE-LYRIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labonnesurcomd00brun

LA
BONNE SŒUR,

COMÉDIE-LYRIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANTS;

PAR PETIT, aîné, et PHILIPON de la Madelaine;

MUSIQUE DE BRUNI;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 2 pluviose an IX de la république.

A PARIS,

CHEZ HUET, Libraire et Éditeur de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, n° 8.

AN X.

PERSONNAGES.

ROSELLA, sous le nom de frère Angélini, déguisée en novice, — Mme. Scio.
LOGANEZ, frère de Rosella, prisonnier d'état, — Cit. Fay.
ANASTASIO, hermite desservant le fort, — Cit. Valierre.
ZANGELLI, gouverneur de la forteresse, — Cit. Narbonne.
SÉPULCRONE, fossoyeur et bédeau, — Cit. Juliette.
SPALANZI, concierge et geolier, — Cit. Lesage.
Le DOMESTIQUE de Rosella, déguisé en paysan.
GENS de Rosella, en paysans.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.
SUITE du Gouverneur.

La scène se passe dans une Isle de la Spazza, devant le Château de Spirtzberg, prison d'état de Venise.

Le fort de Spirtzberg occupe le côté droit du théâtre; à son extrémité, voisine de la scène, se voit une tourelle avancée, au milieu de laquelle est une fenêtre à doubles barreaux, disposée de manière à laisser appercevoir aisément un prisonnier; à la partie latérale est la porte de la forteresse.

Plus en avant, sur le bord de la scène, se trouve le cimetière, entouré d'une haie et fermé par une porte en pieus et à jour, surmontée d'une croix et ombragée de cyprès qui semblent former le commencement d'un bois.

Sur une hauteur et dans le fond du théâtre, est un hermitage contigu au fort; le chemin qui y conduit est en pente et tortueux.

L'autre côté de la scène représente les bords de la Spazza, qui est supposée environner la forteresse. On apperçoit des gondoles et barques de pêcheurs, toutes attachées à des pieus avec des chaînes de fer retenues par des cadenas.

Çà et là sont quelques buissons.

LA

BONNE SŒUR,

COMÉDIE-LYRIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, on bat la diane dans le fort.)

SEPULCRONE, *seul.*

(*Il sort du cimetière, tenant sous son habit une épée dont on apperçoit le pommeau et la pointe. Il a des éperons dorés à la main.*)

Tout dort encore dans le fort de Spirtzberg. Je puis passer la Spazza sans être vu (*regardant ce qu'il tient à la main.*) Ce vieux fou, entiché de chevalerie, vouloir que son épée et ses éperons l'accompagnent dans l'autre monde ! Eh ! pourquoi faire, bon dieu ? On ne se bat déjà que trop dans celui-ci (*Il manie les éperons.*) Ils sont beaux ! . . . très-beaux ! . . . Tout cela vaut au moins. . . six ducats, même pour un juif.... Hein ! (*On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre. Il cache avec précipitation les éperons sous son habit.*) Non, personne.

SCÈNE II.

SÉPULCRONE, SPALANZI.

(On voit Spalanzi se glisser le long du fort, pour ve · surprendre Sépulcrône.)

SÉPULCRONE.

C'est une très-bonne aubaine. (*Demi-bas.*) Le conseil des dix qui gouverne Venise, ne nous en procure pas tous les jours de pa-

reilles, quoiqu'il nous envoye souvent des prisonniers d'état, qui passent bien vite de la forteresse dans leur dernière demeure, dont je suis ... le tapissier.

SPALANZI *frappe sur l'épaule de Sépulcrône, du côté opposé à celui où est cachée l'épée.*

Qui diable t'éveille donc si matin, monsieur le tapissier ?

SÉPULCRONE.

(*A part.*) Ahi ! le Geolier. Maudite rencontre ! (*Haut.*) Et toi-même, qui te rend si matinal, monsieur l'ouvreur de loges ?

SPALANZI.

Je vais à l'hermitage.

SÉPULCRONE, *remettant l'épée plus loin sous son habit.*

Parler à l'hermite ou à son nouveau compagnon ?

SPALANZI.

Frère Angélini est ici depuis trop peu de temps.

SÉPULCRONE.

C'est vrai. D'ailleurs, pour être initié dans les secrets du gouvernement, il est trop jeune.

SPALANZI.

Si jeune, si gentil..., que s'il avait un habit de femme, on ne le prendrait jamais pour un hermite. Je vais de la part du gouverneur, avertir le père Anastasio de se rendre à la citadelle.

SÉPULCRONE, *toujours occupé à cacher ce qu'il tient.*

Pourquoi ? Pour qui ?

SPALANZI.

Pour ce prisonnier logé aujourd'hui n°. 109, dont la fenêtre donne là.

SÉPULCRONE.

C'est donc fini ?

SPALANZI.

Sans doute : il n'aura plus la peine, comme les autres, de changer chaque soir de gîte. Avec un criminel d'état, on n'y regarde pas de si près. (*Il tourne autour de Sépulcrône qui va en sens inverse.*) Mais, que tiens-tu donc ?

SÉPULCRONE.

Quelque chose que je vais porter au bourg voisin.

SPALANZI (*à part.*)

Mon doute est éclairci.

SÉPULCRONE (*à part.*)

Il ne s'en ira pas. (*Haut.*) Pourquoi n'as-tu pas pris le souterrain qui conduit du fort à l'hermitage ?

SPALANZI.

C'est que.... (*Il prend le bout de l'épée qui paraît sous l'habit de Sépulcrône, au moment où celui-ci, trompé par une feinte de Spalanzi, se retourne, le croyant d'un côté, tandis qu'il passe de l'autre.*) Mons Sépulcrône, vous êtes un coquin.

SÉPULCRONE.

Écoute, écoute, Spalanzi. (*A part.*) Disons tout ; il me dénoncerait.

SPALANZI.

Eh bien ! j'écoute.

SÉPULCRONE.

C'est un petit profit que je viens de m'assurer.

SPALANZI, *riant.*

Aux dépens de la chevalerie.

SÉPULCRONE.

Tu sens bien....

SPALANZI

Que nous partagerons le tout.

SÉPULCRONE.

Et que nous en boirons la moitié ; cela va sans dire. Avec qui m'entendrais-je, si ce n'est avec le porte-clefs du château de Spirtzberg ?

SPALANZI.

A la bonne heure ; tire-s-en le plus que tu pourras ; et de la fidélité, de la fidélité, entends-tu ?

SÉPULCRONE.

N'es-tu pas de mes amis ?

SPALANZI.

Bah ! ce sont souvent ceux qu'on trompe les premiers. Mon ami ! il n'y a plus d'amis ; ce mot ne sert aujourd'hui qu'à faire des dupes. Je monte chez l'hermite ; souviens-toi bien....

(*Il sort.*)

SCENE III.

SÉPULCRONE, *seul.*

(*Il détache un bateau et l'arrange pour y entrer.*)

Allons, je ne pouvais pas faire autrement. (*Soupirant.*) Nous partagerons ! ... C'est bien dur !

COUPLETS.

A quel titre, de mon adresse
Vient-il donc partager le prix ?
Faisons ce que l'on voit sans cesse,
Chacun garde ce qu'il a pris.
Ne sait-on pas que dans ce monde,
L'occasion fait le larron,
Et que telle dupe ne gronde
Que de n'être pas le fripon ?

Je puis bien, sans aucun scrupule,
Prendre une double part pour moi.
Délicatesse et ridicule
Parmi nous sont de même aloi.
De mon adresse je fais gloire ;
Oui, j'en fais gloire, et pourquoi non ?
C'est faire une œuvre méritoire
Que de friponner un fripon.

SCENE IV.

SÉPULCRONE, SPALANZI, ROSELLA.

(Spalanzi et Rosella sortent de l'hermitage.)

Spalanzi, *à Sépulcrône qui entre dans la barque.*

Tu n'es pas parti ?

Sépulcrone.

Je mets à la voile. (*A Rosella.*) Voulez-vous être du voyage, Frère Angélini ? vous serez l'aumônier du bâtiment.

SPALANZI.

N'as-tu pas peur de périr dans la traversée. Va hardiment, et fais de bonnes affaires.

(*Sépulcrône pousse la barque et disparaît.*)

SCÈNE V.

ROSELLA, SPALANZI.

SPALANZI.

Je vous ai amené ici, mon frère, et pour cause.

ROSELLA (*à part.*)

Soupçonnerait-il mon déguisement ? (*Haut.*) Je ne devine pas.

SPALANZI.

Aujourd'hui est un beau jour !

ROSELLA.

Explique-toi ?

SPALANZI.

C'est le jour de la fête de l'hermitage, vous le savez ; mais, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que les paysans du voisinage s'y rendent ; et ils n'y viènent pas les mains vuides.

ROSELLA.

Le père Anastasio les recevra.

SPALANZI.

Vous oubliez qu'il vient d'aller chez le Gouverneur..., par le souterrain.

ROSELLA (*à part.*)

Faisons-le jaser. (*Haut.*) Je sais... ; mais j'ignore....

SPALANZI.

Le pourquoi ?...

ROSELLA.

Oui.... le pourquoi ?

SPALANZI.

Je vais vous le... ; non, c'est un secret. Je voulais vous dire que si ces bons villageois desiraient absolument de parler à votre compagnon... ; vous voyez bien cette partie du château ?

ROSELLA.

Je la vois.

SPALANZI.

Cette petite fenêtre grillée ? . . .

ROSELLA.

Je la vois.

SPALANZI.

Vous l'appèlerez ; c'est là qu'il doit visiter un prisonnier . . . . Mais, c'est un secret.

ROSELLA *sourit.*

Un secret. . ., pour toi qui ne connais ni le prisonnier, ni le motif de sa détention.

SPALANZI, *avec ironie.*

Oh ! mon dieu non, je ne le connais pas.

ROSELLA.

Tu ne sais seulement pas son nom.

SPALANZI, *toujours avec ironie.*

Moi ! je ne sais rien du tout.

ROSELLA.

Tu vois que j'ai raison ; tu l'ignores.

SPALANZI, *de même.*

Eh ! l'on m'a toujours dit que je n'étais qu'un ignorant.

ROSELLA (*à part avec dépit.*)

Je ne saurai rien. (*Haut, d'un air indifférent.*) Il n'y a pas long-temps que ce prisonnier est dans la forteresse ?

SPALANZI, *avec ironie et finesse.*

Vous oubliez. . . que tout est secret pour moi. . . Cependant, si je voulais. . . . Dieu merci !

ROSELLA.

Eh bien ?

SPALANZI, *de même.*

Si je savais quelqu'un bien discret ?

ROSELLA.

Je le suis.

SPALANZI.

Tant mieux ; ça fait que je suis sûr que vous n'irez pas en rien dire.

(*Il s'en va.*)

ROSELLA *court après lui.*

Dire quoi ?

SPALANZI, *toujours ironiquement.*

Ce qui est un secret.... Pour moi qui ne connais rien, qui ne vois rien, qui n'entends rien, et qui, aussi, comme de juste, ne dis rien.

ROSELLA, *avec dépit.*

Je respecte ton silence.... Mais, au moins, ceux que l'on renferme ici, sont-ils traités avec les égards dus au malheur? Ah! tu peux me dire cela ?

SPALANZI.

Cela ?... Oui, je puis dire cela.

COUPLETS.

Nos prisonniers sont bien nourris ;
Du pain, de l'eau tout à leur aise ;
Paille fraîche garnit les lits ;
Pour fauteuil..., ils ont une chaise.
Six pieds carrés font le palais
Que pour rien... toujours on habite :

ROSELLA.

Mais ils sont seuls ?

SPALANZI.

Oh! non, jamais.
Car très-souvent je les visite.

Ailleurs on fait ce que l'on peut,
Tout est devoir, tout est affaire ;
Ici..., l'on fait ce que l'on veut,
Excepté... ce qu'on voudrait faire.

ROSELLA.

Quoi ! traités comme de vils scélérats ! ...

SPALANZI *continue.*

Ne croyez pas que des méchants,
Nos prisons soient toujours l'asyle ;
J'ai vu... bien des honnêtes gens
Venir y prendre un domicile.

ROSELLA.

Ainsi, personne ne voit ces infortunés.

SPALANZI.

Si fait ; moi, comme je vous l'ai déjà dit.

ROSELLA.

Rien que toi ?

SPALANZI.

Et le père Anastasio, quand il faut les disposer...; vous m'entendez ?

ROSELLA, *avec douleur.*

Serait-ce pour cela qu'il est allé au château ?

SPALANZI.

Si je vous disais oui, vous croiriez en savoir autant que moi ; si je vous disais non, j'aurais l'air de n'en pas savoir plus que vous.... Vous aimez à jaser, frère Angélini, et moi aussi; mais, quand je jase, on me punit d'avoir jasé ; adieu, adieu, adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ROSELLA, LOGANEZ, *dans sa prison.*

ROSELLA.

Impossible de rien apprendre ! O Loganez ! ô mon frère ! je te sais dans cette odieuse enceinte, et je ne puis y pénétrer ! En vain, depuis un mois, j'erre autour de cette horrible demeure; le soupçon y veille sans cesse. Chaque soir, on enferme les prisonniers dans un nouveau cachot; c'est tout ce que j'ai pu découvrir ; et le sort ne m'a point encore procuré la douceur d'entendre ta voix... Je succombe à ma douleur ! ... Mais, que dis-je ? et si le courage m'abandonne, qui pourra donc briser tes fers ! Non, tôt ou tard, je tromperai tes farouches gardiens... Et, qui se défierait de moi ? Je ne suis pour le père Anastasio, qu'un novice envoyé sous le nom d'Angélini, par le bon...., oh ! oui, le bon religieux qui nous sert près du conseil.... Dieux ! ... si c'était pour mon frère que le père Anastasio a été appelé ? ... J'en frémis d'horreur ! Quel bruit !

(*Loganez ouvre la fenêtre de sa prison.*)

LOGANEZ.

ROMANCE.

La liberté m'est donc ravie !
Devrais-je, aux jours de mon printemps,
Désirer la fin de ma vie,
Pour voir la fin de mes tourments ?

Des fers destinés au coupable,
Faut-il donc supporter l'horreur ?
Mais, peut-on être misérable
Quand la paix est au fond du cœur ?

ROSELLA.

Quels sons ont frappé mon oreille ? Me trompé-je ?

LOGANEZ.

Toi, qui gémis de ma misère,
Tu verses des pleurs à présent ;
Pour ami, tu n'avais qu'un frère,
Chéri de toi plus qu'un amant...

ROSELLA, *avec une vive émotion.*

Il a une sœur ! C'est lui, c'est lui !

LOGANEZ *continue.*

Sur sa carrière désastreuse,
Grand Dieu, jète au moins quelques fleurs.
Si Rosella peut vivre heureuse,
Je te pardonne mes malheurs.

ROSELLA.

Mon frère ! mon frère ! Ah ! gardons-nous ... ; si je lui parlais, ce serait hâter sa perte.

LOGANEZ.

Ma porte s'ouvre : que vient-on m'annoncer ?

(*Il se retire.*)

SCÈNE VII.

ROSELLA, *seule.*

Je n'entends plus rien. Voilà donc où t'a conduit le crédit du comte Serbellona, notre tuteur. Le perfide ! pour s'emparer de tes dépouilles et des miennes, il s'est armé du poignard de la calomnie ; il a osé empoisonner quelques propos indiscrets peut-être, mais innocents, et t'accuser de conspirer contre l'état. Qu'il garde nos biens..., l'objet de son insatiable cupidité. Mais qu'il me rende mon frère. Attendrai-je quelque succès des démarches qu'on fait pour lui à Venise ? Non ; mon seul espoir est dans mon courage.

RÉCITATIF.

A l'horreur des cachots, j'arracherai mon frère.
Eh quoi ! dans les transports d'un cœur vif et brûlant,
Des femmes ont sauvé leur père,
Un fils, un époux, un amant !
Et moi, j'hésiterais ? J'en ai fait le serment,
Je sauverai mon frère.

AIR.

Veillez sur moi, du haut des cieux,
Vive Amitié, douce Espérance ;
Et pour mieux servir l'Innocence,
Cachez-moi bien à tous les yeux.

Sauver un frère, ah ! quel bonheur !
Est-il une plus douce ivresse ?
Déjà l'excès de ma tendresse
Le voit dans les bras de sa sœur ;
Une chaumière, un désert même,
Auprès de ce frère que j'aime,
M'offrirait encor le bonheur.

Veillez sur moi, etc. . .

Si je parvenais jusqu'à mon frère ! (*montrant la manche de sa robe d'hermite*), j'ai là de quoi le dérober à leur vengeance. Voici l'heure où mon fidèle domestique, tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, passe devant cette isle, pour apprendre s'il peut me servir dans mes projets. .. Loganez est là.... Ces barreaux faciles à briser.... (*Elle tire de sa poche un crayon et du papier*) Ecrivons. « Ton maître est sauvé, si ton courage est égal au » mien. Les paysans d'alentour vont se rendre ici pour la fête ; » que réunis à toi, quelques amis bien armés les accompagnent. . . » Le ciel et Rosella feront le reste. » (*Elle paraît regarder de l'autre côté de la Spazza.*) Je le vois ; c'est lui. Nul individu ne m'observe. . . . (*Elle lui fait signe de rester.*) Il me comprend. (*Elle lie son billet à une pierre et le jète de l'autre côté de la rivière, ensuite elle pousse un cri de joie.*) Elle a touché l'autre rive. Il tient ma lettre. . . . Elle est lue.... Ce signe qu'il fait en s'éloignant, me répond du succès. . . . O divin moteur de l'univers ! daigne favoriser mon entreprise !

(*Anastasio sort de la prison et s'avance lentement dans l'attitude d'un homme plongé dans une profonde méditation. Rosella va au-devant de lui.*)

SCÈNE VIII.

ROSELLA, ANASTASIO.

ROSELLA.

Quel air sombre ! ... Père Anastasio, vous venez de la forteresse ?

ANASTASIO.

Le gouverneur m'y a fait appeler.

ROSELLA, *vivement.*

Pour voir quelque prisonnier, sans doute ?

ANASTASIO.

Que j'exerce un pénible ministère ! .... (*A Rosella.*) Mon fils, tu te sens donc bien de la vocation pour l'état que tu embrasses ?

ROSELLA.

Oh, oui ! on n'en eut jamais une plus déterminée (*à part.*) Vient-il de chez Loganez ?

ANASTASIO.

Tu ne prévois pas, mon jeune ami, de quelles épines cruelles est semée la route qui s'ouvre devant toi. Que de souffrances tu prépares à ton ame sensible ! Conçois-tu le déchirement que fait éprouver le continuel aspect du malheur ?

ROSELLA.

Mais, ne peut-on le soulager ? ... l'adoucir ?

ANASTASIO.

L'adoucir ! ... Le moindre mot me rendrait suspect ! ...

ROSELLA.

Ainsi, toute espérance est enlevée au malheureux que vous venez de voir !

ANASTASIO.

Quel est ce mystère ? ... On n'affecte point cette noble fierté que je lui ai vue ; cette dignité que conserve l'innocence au milieu même des tourments.

ROSELLA.

Des tourments ! Quel mot affreux ! il a retenti jusqu'à mon

cœur. O mon père ! parlez, parlez ; si vous saviez quel intérêt vous excitez en moi !

ANASTASIO.

Mais . . . , dois-je te confier ?

ROSELLA.

Je sais que la confiance s'accorde et ne se commande pas... Si c'est un secret, je ne veux pas l'arracher ; mais, pourriez-vous élever quelques soupçons ?

ANASTASIO.

Ah ! pardonne, pardonne à la douleur qui me presse.... La défiance peut régner ici dans tous les cœurs, elle n'est pas dans le mien.... Eh ! ne faut-il pas que ces horreurs parviènent à ta connaissance ?

ROSELLA.

Des horreurs ! . . . des horreurs ! . . . (*A part.*) Oh mon frère !

ANASTASIO *regarde autour de lui.*

Apprends donc que le conseil des dix vient de condamner à la mort ce prisonnier accusé..., dit-on..., d'avoir trahi le gouvernement.

ROSELLA.

Et, connait-on son accusateur ?

ANASTASIO.

Tout est ici secret d'état.

ROSELLA (*à part.*)

Douleur mortelle ! (*Haut.*) Comment ce prisonnier vous a-t-il reçu.

ANASTASIO.

Il a refusé mes soins.

ROSELLA.

Réfusé vos soins ! Malheureux ! il n'aura donc pour fermer sa paupière . . . , ni la main d'une épouse, ni celle d'un ami.... Son dernier soupir, arraché par des tyrans . . . , sera reçu par des bourreaux !

ANASTASIO.

Il n'a point voulu m'entendre . . . « Portez, m'a-t-il dit, portez » à mes assassins les consolations que vous m'offrez ; eux seuls en » auraient besoin, si les scélérats connaissaient le repentir. » Je l'ai prié, pressé, conjuré : « Épargnez-vous d'inutiles sollici-

» tations qui me deviendraient suspectes : je n'ai point de parents, » je n'ai point d'amis qu'on puisse envelopper dans mon mal- » heur.... Je n'ai point de secrets à dévoiler... » Quoi ! me suis-je écrié, vous pouvez supposer que, ministre d'un dieu de paix, je voudrais sonder les replis de votre cœur, pour aller trahir le plus saint de mes devoirs, souiller le ministère sacré que je remplis !... « Ah ! pardonnez à mon égarement, m'a-t-il » dit aussitôt, en me pressant les mains ; le malheur me rend in- » juste ; oui, cet air de franchise ne peut appartenir à un homme » capable d'un abus de confiance. Mais, je vous en conjure, » cessez de m'offrir des soins dont je reconnais si mal le prix, » et ne m'enlevez pas la douceur de passer dans le recueillement » quelques minutes qui me restent. L'innocent meurt tranquille..., » sa consolation est là. » (*Il montre son cœur.*)

ROSELLA.

Comment, vous ne le verrez plus ?...

ANASTASIO.

Moi, je ne le verrais plus !.. Je pourrais abandonner un fils !... car les malheureux mes enfants ! Ne pas le délaisser est mon devoir ; et je le remplirai.

ROSELLA.

Mais, ne pourrais-je pas ?...

ANASTASIO *réfléchit.*

Quelle idée s'offre à moi !.... C'est le ciel même qui me l'inspire. Oui.... O doux espoir !

ROSELLA.

Quoi ! vous pourriez.... le sauver ?...

ANASTASIO.

Le sauver !... Non ; mais ton âge, moins éloigné du sien, pourra lui inspirer quelque confiance.... Tu le verras....

ROSELLA, *avec transport.*

Je le verrai !... O mon père ! je le verrai.... Sans doute, il faut que je le voye.... Je sens mon ame s'élever jusqu'à ce saint enthousiasme qui vous embrâse vous-même ; faites que je parvienne jusqu'à ce prisonnier, j'espère, oui, j'espère le disposer....

ANASTASIO.

Il faut l'aveu du gouverneur.

ROSELLA.

Le gouverneur n'est point un barbare.

ANASTASIO.

Il est bon autant qu'humain.... Souvent je l'ai entendu gémir des ordres rigoureux qu'on le force d'exécuter.

ROSELLA.

Eh bien ! il ne vous refusera pas.

ANASTASIO.

J'aime à le croire. Mais tu as peu d'expérience ; sais-tu ce qu'il faudra dire à ce prisonnier ?

ROSELLA, *avec ame.*

On parle toujours bien, quand on parle d'après son cœur.

DUO.

ANASTASIO.

Tu lui diras....

ROSELLA.

Je lui dirai....

ANASTASIO.

Que dans les cieux...

ROSELLA, *vivement.*

Que dans les cieux

Il est un juge....

ANASTASIO.

Non ; un père.
N'affligeons pas les malheureux.
Hé bien ?

ROSELLA.

Qu'un repentir sincère
Aisément calme sa colère....

ANASTASIO.

Ecarte ce mot alarmant.

ROSELLA.

Je vous entends.

ENSEMBLE.

Un père est affligé, mais n'a point de colère
Dans le coupable même il chérit un enfant.

ANASTASIO.

Un Dieu bon ne doit pas se peindre
Comme un tyran prompt à s'armer.
Ah ! bien loin de le faire craindre,
Ne cherchons qu'à le faire aimer.

ROSELLA.

Oui, partout, ce dieu tutélaire
Étend sa bienfaisante main ;
De grains elle enrichit la terre,
De fleurs elle en pare le sein.

ANASTASIO.

Au cœur du prisonnier fais naître
Le sentiment dont s'enflamme le tien.

ROSELLA.

N'en doutez pas, j'enflammerai le sien
Du sentiment qui me pénètre.

ENSEMBLE.

ANASTASIO.

Tu lui diras que dans les cieux

ROSELLA.

Je lui dirai que dans les cieux

Existe le meilleur des pères,
Qui, pour des peines passagères,
Doit à jamais nous rendre heureux.

ROSELLA.

Voici le gouverneur. Spalanzi l'accompagne.

SCÈNE IX.

ROSELLA, ANASTASIO, ZANGELLI, SPALANZI.

SPALANZI.

PÈRE Anastasio, j'ai prévenu monseigneur Zangelli, que le prisonnier n'a pas voulu vous écouter.

ZANGELLI, *à Anastasio.*

Je viens m'en expliquer avec vous. Bonjour, frère Angélini, je suis bien aise de vous voir.

(*Rosella s'incline.*)

SPALANZI.

C'est un brave jeune homme ; il prêche bien, ses sermons sont courts.

ZANGELLI.

Laisse-nous.

SPALANZI (*à part.*)

Bon, j'épierai le retour de Sépulcrône,

ZANGELLI, *à Spalanzi.*

Cependant, ne t'éloigne pas et attends mes ordres. (*A Anastasio.*) Qu'est-ce donc que ce prisonnier a pu vous dire ?

ANASTASIO.

Qu'une ame sans reproche n'avait pas besoin de préparation pour paraître devant celui qui juge à son tour les juges de la terre.

ZANGELLI.

On s'y présente avec plus d'assurance, quand la religion nous soutient... Et que peut auprès d'elle, cette philosophie dont le siècle se vante ? C'est un faible roseau qui se brise sous la main qui s'en fait un appui ; la philosophie parle peut-être à l'esprit, mais la religion pénètre au fond du cœur. Ah ! si le cœur n'est pas tranquille..., qu'importent de fausses lumières !

ANASTASIO.

Ce que vous dites est bien vrai....

ZANGELLI, *vivement.*

Vous le savez mieux que moi. Sans la religion, il n'est point de stabilité pour l'état, ni de bonheur pour le particulier... Je m'intéresse à ce jeune homme, ne pourriez-vous pas faire une nouvelle tentative ?

ANASTASIO.

Je le reverrai, sans doute ; mais je crois qu'un retour si prompt serait plus nuisible qu'utile.

ZANGELLI.

Les moments sont précieux.

ANASTASIO, *avec mystère.*

Je desirerais qu'auparavant, le frère Angélini le préparât à me revoir.

ZANGELLI.

Y pensez-vous ?... Sa jeunesse....

ROSELLA (*à part.*)

S'y refuserait-il ?

ANASTASIO.

Le prisonnier est jeune aussi, et le rapprochement des âges sera un titre de plus en faveur de mon compagnon, dont vous connaissez le zèle et les talents.

ZANGELLI.

Je lui rends justice. Mais, vous n'ignorez pas avec quelle scrupuleuse exactitude on écarte tout étranger.

ROSELLA.

Suis-je donc un étranger à vos yeux ? Mon caractère garantit ma discrétion.

ANASTASIO.

Je réponds de lui comme de moi-même.

ZANGELLI.

Oui, la confiance que vous lui portez..., la sainteté du ministère auquel il est appelé..., je n'y trouve aucun inconvénient. Malheur à ces dépositaires du pouvoir, qui refusent à l'accusé..., au coupable même, le plus précieux de tous les biens... ; celui d'être consolé. Père Anastasio, Venise, en me confiant cette place à garder, ne m'a pas ôté le cœur que m'avait donné la nature. Je vais faire conduire Angélini chez l'infortuné Loganez.

ROSELLA, *avec le cri étouffé du désespoir.*

Lo... ganez !... (*A part.*) C'est donc bien lui ?

ZANGELLI, *avec inquiétude.*

Serait-il connu de vous ?

ROSELLA, *avec une feinte tranquillité.*

Un religieux.... de notre ordre, m'en avait parlé à Venise. (*Vivement à Anastasio.*) Celui qui m'a envoyé près de vous.

ZANGELLI.

Tant mieux ; ce sera un moyen naturel d'obtenir sa confiance.

ROSELLA.

Je l'obtiendrai. Je sens que le ciel m'inspire.

ZANGELLI, *à Anastasio.*

J'aime la sainte ardeur dont il est animé et j'en augure très-bien. Vous avez là un digne religieux.... Où est Spalanzi ?

ANASTASIO.

Il n'a pas dû s'éloigner. (*Ils font quelques pas vers la coulisse, pour chercher Spalanzi.*) Mais, le voici.

ROSELLA, *touchant la manche de sa robe* (*à part et avec chaleur.*)

Le moment est venu. Trésor précieux ! je te devrai mon frère.

ZANGELLI, *à Spalanzi qui revient.*

Spalanzi, conduis le frère Angélini chez le prisonnier. Je retourne au château, tu viendras m'y trouver.

(*Il sort.*)

ANASTASIO, *à Rosella.*

Et moi, je vais prier le ciel qu'il favorise ta démarche.

ROSELLA, *à Anastasio.*

O mon père! je n'eus jamais plus besoin de vos prières.

(*Spalanzi et Rosella sortent.*)

SCÈNE X.

ANASTASIO, *seul.*

BON jeune homme! en me faisant admirer sa ferveur, il me fait partager son émotion. Helas! avec un cœur sensible, Angélini aura souvent ici l'occasion de s'affliger! . . . Il y goûtera du moins des douceurs que le monde ne connaît p

COUPLETS.

Où trouver le parfait bonheur?
Il n'existe pas sur la terre;
Mais, s'il est dans la paix du cœur,
Il appartient au solitaire.
La nature, loin des ingrats,
De mes jours, file ici la trame:
Toujours quelques fleurs sur mes pas,
Jamais de remords dans mon ame.

Dans le monde, un ami trompeur
Fait gémir sur son inconstance,
Moi, du dieu qui remplit mon cœur,
Je n'ai point à pleurer l'absence.
Des malheureux faible soutien,
Les consoler est mon étude;
Et je trouve, en faisant le bien,
C'est d'embellir ma solitude.

SCENE XI.

ANASTASIO, SÉPULCRONE *descend de la barque et la rattache.*

SÉPULCRONE, *à demi-ivre.*

BIEN vendu ! Dans cette poche, quatre ducats qui sont pour moi... ; et dans celle-ci, deux à partager. Oh ! hé ! le père Anastasio !

ANASTASIO.

Te voilà, Sépulcrône ?

SÉPULCRONE.

En personne, mon père.

ANASTASIO.

D'où viens-tu donc ?

SÉPULCRONE.

Du village voisin ; et, comme vous voyez, je suis encore à jeun.

ANASTASIO.

Il me paraît cependant que tu as....

SEPULCRONE.

Tout ce qu'on peut avoir quand on a voyagé, mon père, faim, soif....

ANASTASIO.

Et besoin de repos.

SÉPULCRONE (*à part.*)

Le père s'y connaît.

ANASTASIO.

Il faut user de tout avec modération ; c'est pour ton bien au moins, mon ami, que je te dis cela.

SÉPULCRONE.

Dame, chacun a ses habitudes, mon père ; vous nourrissez votre ame, moi, c'est de mon corps que j'ai soin. (*A part, montrant sa gourde.*) Tant que ça dure, je suis heureux. (*Haut.*) Si j'osais vous faire une petite....

ANASTASIO.

De quoi s'agit-il?

SÉPULCRONE.

Êtes-vous allé voir le prisonnier?

ANASTASIO.

Pourquoi cette demande?

SÉPULCRONE.

C'est que.... en vérité...; car.... si...; non, mon père, je ne prendrai jamais la liberté de vous dire ça.

ANASTASIO.

Parle hardiment.

SÉPULCRONE.

Ce prisonnier....

ANASTASIO.

Hé bien?

SÉPULCRONE.

Il a de l'argent, ce prisonnier.

ANASTASIO.

Qu'importe?

SÉPULCRONE.

Ah! ah! le père Hermite qui était ici avant vous....

ANASTASIO.

Que faisait-il?

SÉPULCRONE.

Il était fin; oh! qu'il était fin! On lui donnait pour prier, il me donnait pour boire; il priait, je buvais, et tout le monde était content.

ANASTASIO.

Boire!... boire et perdre sa raison.

SÉPULCRONE.

Mais, la garder, mon père, c'est conserver ses peines; il n'y a que le vin qui les chasse. Mais, à propos de ça, je vois....

ANASTASIO.

Que vois-tu?

SÉPULCRONE.

Arrivez, arrivez.

ANASTASIO.

A qui est-ce que tu parles?

SÉPULCRONE.

A ces bons paysans qui viènent à la fête de l'hermitage. Nous danserons, nous boirons; arrivez, arrivez.

SCÈNE XII.

Les PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE *de Rosella, en paysan*, GENS *de Rosella, en paysans*, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(Les uns portent des paniers de fruits, d'autres portent des fleurs, des cruches remplies de vin, etc. Pendant toute la scène, les gens de Rosella se détachent des paysans et parcourent le théâtre, qu'ils observent avec curiosité. Quelques-uns laissent appercevoir des armes.)

CHŒUR.

SUIVANT l'usage,
A l'hermitage,
Suivant l'usage,
Nous courons tous.

Le cœur nous mène
Et nous entraîne,
Le cœur nous mène
Auprès de vous.

Grace à vos prières,
Le ciel, sur nos terres,
Verse ses présents.

Ces fruits sont un gage,
Ces fleurs sont l'hommage
De nos sentiments.

Suivant, etc. . . .

ANASTASIO.

Mes amis, je reçois vos dons avec plus de plaisir encore que vous ne pouvez en avoir à me les offrir.

LE DOMESTIQUE DE ROSELLA (*à part.*)

Rosella n'est point ici. (*Il paraît réfléchir*)

SÉPULCRONE, *montrant les brocs.*

Que vous êtes heureux, bon Hermite ! Des présents pareils ! (*montrant les femmes*) offerts par ces jolies descendantes de notre premier père... Ça y ajoute encore, n'est-il pas vrai ?

ANASTASIO.

Sépulcrône....

SÉPULCRONE.

Notre premier père ; ça me rappèle du chant, de la danse, père Anastasio ; vous n'êtes pas ennemi d'un petit moment de gaîté ; ça n'est pas commun ici au moins, c'est pourquoi n'faut pas le laisser échapper quand ça s'présente.

LE DOMESTIQUE DE ROSELLA (*à part.*)

Elle ne vient pas ; à quoi me résoudre ?

ANASTASIO.

De la gaîté, oui ; mais point de licence.

SÉPULCRONE.

Cela va sans dire. Allons, enfants..., c'n'est pas tous les jours fête... ; dégourdissez-vous, et du silence. (*Il prélude quelques instants.*)

UN DES GENS DE ROSELLA, *au Domestique, lui montrant un pistolet.*

Eh bien ! faut-il commencer ?

LE DOMESTIQUE DE ROSELLA.

Silence, jusqu'au signal convenu. Si l'on nous fait des questions, nous sommes d'un village voisin.

SÉPULCRONE.

Arrivez-donc, vous autres qui êtes là comme une solitude... C'est malhonnête de parler, quand un quelqu'un se prépare à chanter. Je commence.

(*Les Gens de Rosella se rapprochent pour un instant. On se prend par la main deux à deux, pour écouter et pour danser. Le père Anastasio va s'asseoir d'un côté du théâtre, et prend son bréviaire qu'il interrompt de temps en temps.*)

SÉPULCRONE.

RONDE.

Lorsqu'Adam sur la terre
Se vit un beau matin,
Il dit, que vais-je faire
Seul dans ce grand jardin ?
Tout serait bien mieux
Si nous étions deux.
Pour être heureux
Faut être deux.

(*On danse.*)

CHŒUR.

Pour être heureux
Faut être deux.

Pour calmer sa tristessse,
Dieu créa le raisin.
A peine Adam le presse,
Il sort un jus . . . divin !
Tout fut un peu mieux,
C'était quasi deux.
Pour être heureux
Faut être deux.

(*On danse.*)

CHŒUR.

Pour être, etc. . . .

LE DOMESTIQUE DE ROSELLA (*à part, pendant l'interruption.*)

O ma bonne maîtresse ! qu'il me tarde de te servir !

SÉPULCRONE *continue.*

Enfin Adam sommeille,
De boire il était las.
Dieu, pour qu'il se reveille,
Place Eve entre ses bras.
Tout fut beaucoup mieux,
Car ils étaient deux.
Pour être heureux
Faut être deux.

(*On danse.*)

CHŒUR.

Pour être, etc. . . .

(*Le père Anastasio se lève et s'éloigne. Sépulcrône chante alors le dernier couplet avec un peu de mystère.*)

Tout à coup ils se virent
Trois. . . , quatre. . . , , cinq et six.
Comment est-ce qu'ils firent ?
Écoutez, mes amis.

(*Tout le monde se rapproche.*)

Il est trop tard, ce sera pour demain.

Comme nos aïeux
Chantons deux à deux,
Pour être heureux
Faut être deux.

(*On danse.*)

CHŒUR.

Pour être, etc. . . .

(*On entend un bruit de clefs et de verroux.*)

UN DES GENS DE ROSELLA, *au Domestique.*

Garde à nous.

(*Chacun d'eux se saisit d'une arme cachée sous son habit.*)

SÉPULCRONE.

Encore des verroux ! C'est fini, la gaîté ne peut pas habiter un quart d'heure ce maudit endroit.

ANASTASIO *revient.*

C'est sans doute le frère Angélini.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROSELLA.

ROSELLA *arrive à la hâte.*

BONJOUR, mes amis. (*A part à son Domestique, en lui serrant la main.*) Serviteur fidèle.

(*Tous ses Gens se précipitent devant elle pour lire dans ses yeux.* Tableau.)

ANASTASIO, *à Rosella.*

Vous voici donc de retour. J'attends avec impatience le résultat de votre visite. (*Aux Villageois.*) Vous me reverrez bientôt parmi vous.... J'irai partager l'innocente joie qui règne dans vos chaumières, et vous peindre ma reconnaissance.

(*Les Villageois défilent; les gens de Rosella restent et la regardent.*)

ROSELLA.

Oh, mes amis! j'accompagnerai notre respectable maître.... (*A part à son Domestique, lui serrant la main.*) sur l'autre bord, au coucher du soleil. (*Haut.*) L'instant où je me reverrai parmi vous avec ce que j'ai de plus cher, sera une fête véritable pour moi.

(*A un signe du Domestique, tous les Gens de Rosella se retirent.*)

SCÈNE XIV.

ANASTASIO, ROSELLA.

ANASTASIO.

Hé bien! le prisonnier?

ROSELLA.

Je l'ai laissé dans de bonnes dispositions.

ANASTASIO.

Je puis donc retourner vers lui?

ROSEELLA.

Non. Il s'est trouvé tout à coup si faible, si appesanti, qu'il m'a paru avoir besoin de sommeil. Ce prisonnier m'a promis de vous faire avertir à son réveil.

ANASTASIO.

A la bonne heure. Je vais porter à l'Hermitage, les aumônes de ces bonnes gens. (*Il prend successivement les paniers et les brocs qu'il porte à l'Hermitage.*

ROSELLA (*à part, sur le devant de la scène.*)

L'adresse me servira mieux que la force. Le médecin est à moi...; tout va bien.... Il n'est plus question que de mettre

Sépulcrône dans mes intérêts.... (*Haut.*) Voulez-vous que je vous aide, père Anastasio ?

(*Anastasio a pris le reste des provisions.*)

ANASTASIO.

Il n'est pas nécessaire. Tu viens de remplir aussi ta tâche. Quand j'aurai porté ceci, j'irai attendre au château, le moment de voir ce malheureux Loganez. (*Il sort.*)

ROSELLA.

Oui, bien malheureux ! Quel plaisir j'ai eu à le revoir, à l'embrasser ! ... Ah ! tant que je le saurai là, je ne puis être sans inquiétude.

SCÈNE XV.

ROSELLA, SPALANZI, *peu après* SÉPULCRONE.

(Spalanzi sort de la forteresse; il traverse la scène pour aller chez Sépulcrône.)

ROSELLA.

Où vas tu donc, Spalanzi ?

SPALANZI, *continuant son chemin.*

Avertir Sépulcrône. Le prisonnier n'a besoin maintenant que de lui. (*Il entre chez Sépulcrône.*)

ROSELLA.

Divine Providence ! achève ton ouvrage ; c'est l'innocent, c'est mon frère que je veux sauver ! (*Elle se retire à l'écart.*)

SPALANZI *pousse Sépulcrône hors du cimetière.*

Allons, éveille-toi donc ?

SÉPULCRONE.

Que me veux-tu ? Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce que c'est ?

SPALANZI.

Mais ..., ma part ?

SÉPULCRONE.

Tiens, la voilà. Il a fait une chaleur... J'ai la tête d'un lourd... Pourquoi m'empêcher de dormir ?... N'as-tu pas peur que je ne la mange, ta part ?

SPALANZI.

Non... Mais que tu ne la boives.

SÉPULCRONE, *riant et à part.*

On dirait qu'il est sorcier.

ROSELLA (*à part*).

Il ne s'en ira pas !

SPALANZI *examine l'argent que Sépulcrône lui a donné.*

Mais, ce n'est guère ?

SÉPULCRONE.

Combien en veux-tu ?

SPALANZI.

Ah ! ah ! c'est bon ! ... Tu ne sais pas, le prisonnier condamné.....

SÉPULCRONE.

Qu'a-t-il fait ?

SPALANZI.

Il s'est tué de peur de mourir.

SÉPULCRONE.

En vérité ?

ROSELLA (*à part.*)

Comment engager adroitement Sépulcrône à rester ?

(*Sépulcrône tourne les yeux vers Rosella, qui lui fait un signe qu'il entend.*)

SPALANZI.

En vérité. Viens; nous aurons encore le temps de jouer une bouteille.

SÉPULCRONE.

Deux, si tu veux; mais va devant, j'ai à parler au frère Angélini.

SPALANZI, *en riant, à Rosella.*

Si vous allez le confesser, il en a diablement à vous dire. Je suis bien sûr que le coquin ne vous avouera pas toutes ses iniquités.

SÉPULCRONE.

A la bonne heure, si j'étais chargé des tiennes.

SPALANZI.

Dépêche-toi, je vais tout préparer.

SCENE XVI.

ROSELLA, SÉPULCRONE.

SÉPULCRONE.

Ne m'avez-vous pas fait des signaux, tout à l'heure ?

ROSELLA.

Je vois que tu les as compris.

SÉPULCRONE.

C'est que j'ai de cela, moi. Parle-t-on, j'entends ; ne dit-on rien, je devine.

ROSELLA.

Le lieu destiné à la sépulture des prisonniers qui meurent dans le fort....

SÉPULCRONE.

Le voilà ; vous le savez bien. Est-ce que vous voulez vous faire enterrer, mon père ? Vous n'avez qu'à parler. Je fais le creux, je sers la messe ; je vous envoie tout droit en paradis.

ROSELLA.

Serais-tu disposé à me rendre un service ?

SÉPULCRONE, *avec effroi.*

Un service !

ROSELLA.

Je ne te compromettrai pas, Sépulcrône ; les lois sévères de cette maison me sont connues.... Il ne s'agit que de coopérer à une bonne œuvre.

SÉPULCRONE.

A une bonne œuvre ! (*Se curant l'oreille.*) A une bonne œuvre !

ROSELLA (*à part.*)

Il faut ici un moyen décisif. (*Elle frappe sur sa manche et en tire de l'or.*) (*Haut.*) Regarde.

SÉPULCRONE *ouvre de grands yeux et les frotte.*

Frère Angélini ! expliquons-nous. Je ne suis ni dur, ni farouche, au contraire. Quand on me propose d'obliger et qu'on s'y prend de la bonne manière, je ne sais pas dire non.

ROSELLA (*à part*)

Il est à moi ! (*Haut, montrant de l'or.*) Il ne tient qu'à toi de le gagner.

SÉPULCRONE.

Moi ! . . . Allons donc. . . ; vous badinez.

ROSELLA.

Non seulement cela. . . , mais bien davantage.

SÉPULCRONE.

Vous êtes un séducteur, frère Angélini. Voyons, qu'est-ce que votre révérence desire de son petit serviteur ?

ROSELLA.

Que tu me livres chaque prisonnier qui décédera.

SÉPULCRONE.

Jésus Maria ! Est-ce pour meubler votre cellule ?

ROSELLA.

Je suis le chirurgien de l'Ordre. Je m'occupe de l'anatomie, pour le bien de l'humanité.

SÉPULCRONE.

L'humanité ! . . . Mon Père, vos motifs sont respectables ; c'est beau ! c'est sublime ! . . . J'aurai votre affaire dès ce soir.

ROSELLA.

Bon !

SÉPULCRONE.

Un prisonnier vient d'expirer.

ROSELLA.

Serait-ce celui ? . . .

SÉPULCRONE.

Justement. Celui que vous êtes allé préparer au grand voyage.

ROSELLA.

Voilà ce qu'il me faut. Tu vois l'intention qui me dirige ?

SÉPULCRONE.

Je vois tout. Ce soir. . . .

ROSELLA.

Ce soir ?

SÉPULCRONE.

Vous vous trouverez sur les dix heures. . . .

ROSELLA.

Non, sur les huit heures. (*A part.*) Il serait trop tard, peut-être.

SÉPULCRONE.

Soit ; à huit heures. Vous voyez bien cette porte ?

ROSELLA.

Oui, oui.

SÉPULCRONE.

Ne nous trompons pas, entendez-vous, ne nous trompons pas ; cela pourrait nous compromettre. Un homme et une lanterne sourde, à cette porte . . ., c'est Sépulcrone.

ROSELLA.

Bien.

SÉPULCRONE.

Trois coups dans la main, c'est le signal.

ROSELLA.

Et huit ducats, c'est la récompense. En voilà deux à compte.

SÉPULCRONE.

C'est entendu.

ROSELLA.

Bien entendu.

SÉPULCRONE.

Motus, seulement. Je vais retrouver le soupçonneux concierge.

ROSELLA.

A merveille. Il ne faut pas qu'il se doute de rien.

SÉPULCRONE.

A qui dites-vous cela ? (*A part.*) Il voudrait encore partager. (*Haut, en riant.*) Ah ! ah ! ah ! Adieu, frère anatomiste, adieu, à huit heures. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

ROSELLA, *seule.*

Que ce moment est loin encore pour mon ame impatiente ! Avec quelle lenteur se traînent les heures à la suite de l'espérance !

ROMANCE.

O toi qui toujours
Paraîs si rapide !
Quand chez les Amours
Le plaisir te guide ,
Temps ! hâte ton cours ,
Ce moment décide
Du sort de mes jours.

SCENE XVIII.

ROSELLA, ANASTASIO, ZANGELLI. (*Ils descendent de l'Hermitage.*)

TRIO.

ANASTASIO.

Aurait-on pu l'imaginer ?

ZANGELLI.

Nous aurions dû le deviner,
En connaissant son caractère.

ROSELLA.

Que dites-vous ?

ENSEMBLE.

ZANGELLI. Savez-vous bien mon frère ?

ANASTASIO. Le croiriez-vous, mon frère.

ROSELLA.

Quoi donc ?

ZANGELLI ET ANASTASIO.

Il s'est empoisonné.

ROSELLA (*à part.*)

Je triomphe ! (*Haut*) Et le nom de cet infortuné ?

ANASTASIO.

Loganez.

ROSELLA.

Loganez !

ZANGELLI ET ANASTAZIO.

A fini sa carrière.

ENSEMBLE.

En se donnant la mort
Il a péri sans infamie.
Ne plaignons pas son sort.
Il va jouir d'une autre vie,
Ne plaignons pas son sort.

ZANGELLI.

Il fallait que le breuvage pris par le malheureux Loganez, fût d'une nature bien violente, car le médecin a ordonné qu'on fît disparaître sur-le-champ ce prisonnier de la forteresse, et qu'on se gardât de rien distraire de ses vêtements.

ROSELLA, (*à part.*)

Effet de mon adresse.

ANASTASIO.

Infortuné !

ZANGELLI.

Moi seul ici j'ai sujet de me féliciter ; je n'ai point la douleur de faire exécuter un ordre....

ROSELLA, *vivement.*

Barbare !

ZANGELLI.

Jeune frère, vous ne voyez en moi que l'homme ; vous oubliez que je suis gouverneur.... Enfin, tout se passera comme on l'a desiré. J'ai laissé pour Sepulcrône, des ordres qu'il doit avoir déjà exécutés.... Père Anastasio, vous allez venir avec moi signer le procès-verbal d'usage en pareil cas.

ANASTASIO.

Volontiers. Et vous, frère Angélini ?

ROSELLA.

Quelques instants de recueillement me sont nécessaires.... Les différentes sensations qui m'ont agité se calmeront mieux dans cette solitude.

ANASTASIO.

Je viendrai vous prendre lorsqu'il en sera temps. De la force d'ame, mon fils, nos fonctions en demandent.

(*Ils sortent.*)

ROSELLA.

Il ne s'agit plus que d'épier la sortie de Sépulcrône, qui ne peut avoir passé que par la chapelle... Mais, le voici.

SCÈNE XIX.

ROSELLA, SÉPULCRONE, SPALANZI.

(Sépulcrone et Spalanzi sortent du cimetière. Spalanzi en ferme la porte. Il commence à faire nuit.)

SÉPULCRONE, *entraînant Spalanzi.*

LAISSONS-LE là.

SPALANZI.

Allons continuer notre partie de piquet.

SÉPULCRONE.

Tu le veux ; je te suis. (*A part.*) Le frère Angélini ! Il est homme de parole. (*A Rosella.*) Il est là.

ROSELLA.

Je vois bien que le geolier est là.

SÉPULCRONE.

Mais, non... ; vous savez bien....

SPALANZI, *près de l'entrée du fort.*

Arrive-donc, ou je ferme la porte.

SEPULCRONE.

Tout à l'heure. (*A Rosella.*) L'homme aux six ducats.

ROSELLA.

Tu les auras.

SÉPULCRONE.

Je reviendrai à l'heure convenue (*Il court et passe le guichet qui allait se fermer.*)

SCÈNE XX.

(La nuit devient plus sombre.)

ROSELLA, *seule.*

ME voilà seule dans ces lieux ; ne pourrais-je pas exécuter mon dessein ? Oui, l'amitié doublera mes forces. (*Elle s'avance vers la porte du cimetière, la pousse, puis dit avec un accent doulou-*

reux :) Contre-temps cruel ! cette porte résiste.... Elle est fermée. Attendrai-je ? Mais, Loganez peut revenir à lui, et si Sépulcrône nous surprend, tout est perdu. Que faire ? (*Elle regarde à travers les pieux.*) J'apperçois quelque chose ! ... On marche ! ... On vient de ce côté ! ... Si c'était... (*Elle appèle.*) Mon frère ?... On répond, je crois ! ... On s'arrête ! ... Ce ne peut être que lui !

SCENE XXI.

ROSELLA, LOGANEZ.

LOGANEZ, *du cimetière.*

ROSELLA ! ma chère Rosella !

ROSELLA.

C'est toi ! O justice éternelle ! O mon frère ! hâtons-nous de quitter ces lieux.

LOGANEZ *pousse la porte.*

Comment sortir ?

ROSELLA.

Unissons nos moyens. (*Ils font de grands efforts.*)

LOGANEZ.

C'en est fait, la porte cède à nos efforts.

(*Ils se jètent dans les bras l'un de l'autre*).

ROSELLA.

Ce n'est pas le moment de goûter les douceurs d'une réunion si desirée; mettons à profit les instants. La nuit sert encore à voiler notre fuite. Suis-moi ; je connais les environs de cette odieuse enceinte. Des amis nous attendent près de ces lieux ; détachons l'une de ces barques, elle nous portera sur l'autre rive.... Que l'aube du matin nous voye déjà bien loin d'ici.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, ANASTASIO.

ANASTASIO, *revenant du fort.*

Où êtes-vous donc, frère Angèlini ?

ROSELLA.

On m'appèle !

LOGANEZ.

Des chaînes retiènent ces bateaux.

ROSELLA.

Le destin nous abandonnerait-il ?

ANASTASIO.

Serait-il retourné à l'hermitage ?

LOGANEZ *s'efforce d'arracher les pieus où sont attachés les bateaux.*

Faisons une dernière tentative.

ROSELLA.

Nous sommes découverts !

ANASTASIO *tenant une lanterne.*

Vous voilà, frère Angélini ! Que faites-vous donc ici, à l'heure qu'il est ? On n'attend que vous.

ROSELLA, *troublée.*

On m'attend ?... Retournez.... Je vous suivrai.

ANASTASIO.

Ce discours embarrassé !... Cet air troublé !... Un étranger ici ! Quel est il ?

ROSELLA *lui serrant le bras.*

Bon père ! c'est un malheureux.

ANASTASIO *examine Loganez à la lueur de sa lanterne.*

Ces traits ! Quelle ressemblance avec l'infortuné !

LOGANEZ.

Vous le plaignez !... Je ne feindrai point, c'est Loganez lui-même.

ANASTASIO.

Loganez !

LOGANEZ.

Parlez plus bas... En me perdant, vous perdriez la plus vertueuse des sœurs....

ANASTASIO.

Qui ?

ROSELLA, *avec noblesse et sentiment.*

Oui ; Rosella qui était parvenue à le sauver !

ANASTASIO.

Quel événement !... Je ne puis comprendre ?... Votre sœur !

ROSELLA.

Au nom du ciel, témoin de son innocence..., sauvez un malheureux proscrit !...

LOGANEZ.

Dont le seul crime est d'avoir demandé compte d'une immense fortune, qu'un scélérat nous ravissait.

ANASTASIO.

Mais, par quel miracle êtes-vous échappé ?... Le poison que vous avez pris....

ROSELLA.

N'était qu'un breuvage qu'il a reçu de moi.

ANASTASIO.

Et le médecin ?...

ROSELLA.

Etait séduit.

ANASTASIO.

Sépulcrône ?...

ROSELLA.

Était gagné. O mon père ! vous dont le premier devoir est de sauver l'innocent ; non..., je connais votre cœur généreux, vous ne rendrez point mon frère à ses bourreaux !

LOGANEZ.

Vous le voyez..., nos destinées sont entre vos mains.... Je tiens peu à l'existence.... Je m'attendais à la perdre ; mais les jours de cette femme adorée.... de ce modèle de vertus..., de ma bonne sœur ! Ils pourraient être compromis !...

ANASTASIO.

Moi ! vous livrer ? Livrer l'innocent ! Non, non, fuyez ; vous songerez au moins, sous un ciel de liberté, que s'il est des hommes dont la jouissance est de persécuter leur semblable, il en est aussi dont le plus doux bonheur est de sauver l'humanité.

(*On entend un bruit de cor.*)

ROLELLA.

Que signifie ce bruit ?

LOGANEZ.

Quelque nouvelle victime vient encore gémir dans ce séjour d'horreur ! (*On entend un nouveau bruit de cor.*)

ANASTASIO.

Soyez tranquilles : je cours à l'hermitage, et je vous apporte

à l'instant, ce qu'il faut pour détacher une de ces barques. (*Il monte à l'hermitage. On entend un roulement lointain de tambour.*)

ROSELLA.

Mes allarmes redoublent !

LOGANEZ.

Ne crains rien; s'il faut exposer mes jours, puis-je balancer de les immoler à ta défense ?

(*Anastasio accourt précipitamment; on apperçoit au même instant un grand foyer de lumière à travers la porte de l'hermitage.*)

ANASTASIO.

Le gouverneur ! dérobez-vous à sa vue.

LOGANEZ.

Me cacher !

ROSELLA.

Je t'en conjure. (*A Anastasio.*) Mais où ?

ANASTASIO.

Dans cette barque.

(*Loganez entre dans la barque, Anastasio le couvre de son manteau.*)

SCENE XXIII.

LES PRÉCEDENTS, ZANGELLI, SPALANZI, SUITE *avec des flambeaux.*

(Rosella se met devant la barque où est caché Loganez.)

ZANGELLI, *à sa suite.*

C'EST bon, retirez-vous. (*D'un ton très-sombre.*) Je vous cherchais, père Anastasio.

ANASTASIO, *troublé.*

Pourquoi ?... Seigneur, que se passe-t-il ?

ZANGELLI.

Vous-même, vous avez l'air bien ému ? Seriez-vous déjà informé du sujet qui m'amène ?

ANASTASIO.

Je l'ignore. Parlez... Quelque malheureux a-t-il encore besoin de mes conseils ?

ZANGELLI.

Non.

ROSELLA (*à part.*)

Ciel !

ZANGELLI.

Vous ne savez rien, je le vois. Je vais donc vous instruire de l'évènement le plus cruel et le plus inattendu.

(*Rosella s'approche doucement pour écouter.*)

Approchez, frère Angélini ; vous n'êtes point de trop.

SCENE XXXIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, SÉPULCRONE.

SÉPULCRONE, *sortant du cimetière.*

C'EST surprenant ! Est-ce que le diable me l'aurait pris ?

ZANGELLI, *à Sépulcrône.*

Que veux-tu ?

ROSELLA (*à part.*)

Tout est perdu ! (*Elle fait signe à Sépulcrône de se taire, et lui montre une bourse.*)

SÉPULCRONE *regarde la bourse.*

Moi ? rien, Monseigneur.

ZANGELLI.

Hé bien ! éloigne-toi.

SÉPULCRONE.

Ce n'est pas mon affaire. (*Il fait le tour et va rejoindre Rosella.*)

ZANGELLI.

Sachez donc que ce prisonnier qui m'intéressait tant...

SÉPULCRONE, *à Rosella.*

Il n'y est plus.

ROSELLA, *à Sépulcrône, lui glissant une bourse.*

N'importe ! prends. (*A Zangelli, avec vivacité.*) Vous disiez, Monseigneur, que ce prisonnier...

ZANGELLI.

Quelle vivacité !

ANASTASIO, *à Zangelli.*

C'est le mouvement d'une belle ame !

ZANGELLI.

Rien de plus naturel ; jugez donc de ma douleur et partagez-la, mes bons amis ! Pourquoi le malheureux Loganez a-t-il abrégé sa carrière ? Je viens de recevoir à l'instant ce rescrit du conseil.

ROSELLA, *très-vivement.*

Un rescrit ! . . . Que peut-il encore ordonner ?

ZANGELLI.

Mieux instruit. . . ; éclairé par un ami de Loganez, le conseil lui rend, mais trop tard, par ce rescrit, et ses biens et sa liberté.

ROSELLA.

Sa liberté ! O mon frère !

LOGANEZ *s'élance de la barque aux genoux du gouverneur.*

Mes maux sont donc finis ! . . .

ZANGELLI.

Ciel ! Loganez ! ! !

SPALANZI.

Le prisonnier est libre !

SÉPULCRONE.

Le mort est ressuscité !

ZANGELLI, *avec joie.*

Se peut-il ? (*Gravement.*) Mais, on m'a donc trompé? (*A Sépulcrône et Spalanzi.*) Encore une fois, éloignez-vous. (*A Anastasio et à Rosella, en s'approchant d'eux.*) Je veux savoir la vérité.

ROSELLA, *avec expression.*

Il n'y a ici qu'un coupable.

ANASTASIO (*à part, à Zangelli.*)

C'est sa sœur !

ZANGELLI, *avec explosion.*

Le frère Angélini ! . . .

ANASTASIO.

Point d'éclat. Angélini est la sœur de Loganez ; c'est-elle qui l'a sauvé ; et je ne sais que depuis un instant . . . ,

ZANGELLI.

Sa sœur, sous cet habit?

ANASTASIO, *à Zangelli.*

Ah! Seigneur, pouvez-vous condamner ma démarche? Il est mon frère!

LOGANEZ.

Oui, c'est la bonne sœur! ! ! Pourrait-on blâmer un déguisement que l'héroïsme de l'amitié a pu seul inspirer?

ZANGELLI, *très-ému.*

Plus j'y réfléchis..., moins je puis deviner....

ANASTASIO, *à Zangelli.*

Le rapport de cet évènement au sénat, vous perdrait.... Les murs mêmes dans ces lieux, entendent et trahissent.... Ensévelissez tout dans l'oubli. Ne cherchez pas de coupables, il n'en est point.

ZANGELLI.

Des coupables! Si l'homme juste les punit, (*avec explosion*) l'homme sensible craint de les trouver! Qu'importent les moyens que la providence emploie pour sauver l'innocence!... Elle est sauvée..., mes vœux les plus chers sont remplis!

(*Il tend ses bras à Loganez et à Rosella qui s'y précipitent.*)

CHŒUR FINAL.

C'est en vain que le méchant
S'arme contre l'innocence;
Un Dieu juste et bienfaisant,
Tôt ou tard, prend sa défense.
C'est dans les plus cruels moments
Qu'en lui seul il faut qu'on espère.
Dieu n'est-il pas un tendre père?
Ne sommes-nous pas ses enfants?

FIN.